

Conférence dans le cadre des *Entretiens sur l'Antiquité gréco-romaine*,
Université de Liège, Département des Sciences de l'Antiquité, 1998.

Les propos que je vais tenir sur nos études sont très généraux. C'est, en quelque sorte, un point de vue mêlé, un point de vue à la fois intérieur et extérieur. En effet, les questions qui me préoccupent ne me viennent plus seulement parce que je suis dans la profession, mais aussi parce que j'observe que la profession doit répondre à des questions que je rencontre ailleurs. Plus précisément dans des domaines comme la Francophonie, comme la recherche et l'enseignement en Europe, le problème des exceptions culturelles, les débats actuels à propos des investissements, le fameux AMI. Je suis en permanence ramené, *uolens nolens*, à mes études.

Vous l'avez remarqué, mon titre ressemble à un slogan. Il m'a été inspiré par des titres qui expriment les sentiments qu'éprouvent aujourd'hui beaucoup de classiques. Ces sentiments sont un mélange de doute sur l'avenir et d'amertume. Ils provoquent une attitude défensive et nostalgique. Que de fois ne m'a-t-on pas dit, quand j'étais au rectorat, « tous ces échecs à l'Université n'existeraient pas si on faisait encore de bonnes vraies humanités ». Bref, c'est le temps du pessimisme. Ce sont des attitudes qu'on peut comprendre, plus spécialement chez ceux qui font métier de nos études, mais aussi chez ceux qui « y croient », comme on dit. Et cela donne des titres comme « Défense... » ou « Justification... » ou encore « Vertus des études classiques », etc. Moi, je crois à leur solidité, à leur pérennité, à leur intérêt, à leur avenir (encore faut-il s'entendre sur cet avenir). Donc mon titre se veut résolument offensif et optimiste.

*
* *

Sans doute convient-il maintenant de se pencher sur les causes de ce qu'on pourrait appeler le chagrin des classiques. Je ne vais pas tout vous raconter, ni évoquer des souvenirs d'enfance et de jeunesse, car je crois que le constat que je vais faire, ceux de mon âge le partageront avec moi.

En quelque trente ans, j'ai assisté à deux naufrages : celui du latin à l'école et celui du latin à l'église. À croire que je porte malheur à ce dont je m'occupe ! Et il faut avouer que quand on fait métier d'apprendre cette langue et de l'enseigner, ça fait mal. Ce n'est en rien de nature à vous encourager et à vous persuader que vous avez fait le bon choix. Les dernières statistiques concernant la fréquentation des cours de latin et de grec dans l'enseignement de la Communauté française sont désastreuses. Il est probable que, dans l'enseignement libre, les chiffres sont un peu meilleurs, mais, dans l'ensemble, le paysage est désertique. Quant à l'Église, n'en parlons pas. Vous savez tous, si vous assistez aux offices, comment ça se passe. Ma grand-mère en savait probablement plus sur la Bible qu'un vicaire ordinaire d'aujourd'hui.

Ce que je veux dire et qui, selon moi, est le plus important, c'est que se produit, passant inaperçue, et j'en reste fort étonné, une énorme rupture culturelle. Elle se passe sous nos yeux, mais nous ne la voyons guère. C'est comme le glissement des plaques tectoniques : tous les ans, elles s'écartent d'un millimètre, et puis, beaucoup plus tard, il y a tremblement de terre et formation de nouveaux continents. Nous assistons assez indifférents à cette rupture, à cette cassure, dans les domaines de la culture, de la formation scolaire et même de la vie religieuse.

Et pourtant, si l'on considère notre histoire culturelle et linguistique, et si l'on accepte que, grosso modo, 3000 ans nous séparent de l'époque d'Homère, pendant 2500 à 2000 ans (selon les pays d'Europe), tout ce qui est produit l'est en latin et en grec, et, pendant les cinq ou six cents ans qui nous mènent à l'époque actuelle, on écrit bien sûr dans d'autres langues, mais tous ceux qui produisent, de Shakespeare à Jean-Sébastien Bach, tous ceux qui ont fait quelque chose dans quelque

domaine que ce soit, ont étudié beaucoup et longtemps le latin surtout et, souvent ou parfois, le grec. Ils en étaient complètement imprégnés et partageaient cette *koinè* culturelle ou référentielle. Pour prendre un exemple simple, quand un membre de la Chambre des Lords citait deux mots d'un vers de Virgile, le Parlement entier achevait le vers. Et il est probable que si, dans les tranchées de 14-18, un officier français avait crié « *Tityre, tu...* », un officier allemand, de l'autre côté, aurait continué. En bref, la présence de nos langues, de leur apprentissage et de la *koinè* culturelle est constante jusque la deuxième guerre mondiale.

Quant à la littérature, les écrivains ne se posaient aucune question sur la lisibilité des allusions qu'ils pouvaient faire à ce patrimoine culturel ; ils n'éprouvaient pas le besoin de mettre des notes en bas de page, ils ne traduisaient pas, etc.

On ne peut évidemment s'empêcher de s'interroger sur les causes de cette cassure impressionnante et sur ses conséquences, bien que, il faut en être conscient, ces questions soient probablement prématurées : on ne juge pas bien de l'événement quand on a le nez dessus.

À la fois dans la politique scolaire et dans la politique linguistique de l'église, on pressent bien ce qui a provoqué ou accéléré ce bouleversement. Vous avez tous entendu ces slogans : « Il faut un enseignement plus démocratique, des cours plus utiles », « Il faut plus d'œcuménisme, des contacts avec les masses », « Le latin a une image bourgeoise ou cléricale », « Il faut que le peuple comprenne la messe », etc. Je n'ai pas d'analyse fine pour expliquer ce phénomène complexe.

Quant aux conséquences, elles sont encore beaucoup plus difficiles à préciser et à analyser, puisque nous sommes toujours dans le bouleversement. On peut en apercevoir quelques-unes. Certainement, le patrimoine culturel, en ce compris la Bible, devient, pour de jeunes générations, de plus en plus illisible. Illisibilité, donc ignorance ! On commence aussi à s'apercevoir que l'école ne s'est guère démocratisée, ce qui est plus gênant, car l'effet de mobilité sociale qu'on escomptait de la réforme ne se produit pas. En France, le pourcentage de réussite dans les grandes écoles, calculé selon l'origine sociale, n'a pas varié depuis trente ans. Chez nous, on ne constate pas de progrès notables du nombre de vocations scientifiques et, en ce qui concerne l'objectif de l'utilité, je ne crois pas que nos étudiants fassent preuve d'une compétence particulière en matière de langues modernes. Qui plus est, tout le monde déplore le maniement de plus en plus approximatif du français. Mais attendons.

*
* *

Cela dit, comment expliquer mon optimisme et mon titre ? C'est que j'ai le sentiment que le phénomène est énorme, certes, mais passager. Non que je croie qu'on reviendra à la culture d'avant-guerre dans sa forme et ses méthodes, mais je suis sûr, et j'en prends le pari, que l'on reviendra, que l'on revient déjà, au contenu, et que l'intérêt renaît, renaîtra et grandira. Quand je dis qu'il renaît, allez voir les étalages des libraires !

C'est que toute l'histoire de l'Europe est couverte par nos langues, surtout le latin, mais aussi le grec, porteuses qu'elles sont de tout ce qui est intellectuel, culturel, et, ce qui n'est pas la moindre chose, de ce qui est religieux. Je crois que l'on n'échappe pas à cela, même sous l'effet de modes temporaires ou d'idéologies utopistes. Il y a des choses que l'on ne déracine pas comme ça. Voyez ce qu'il est advenu des essais de déracinement total de la religion dans les ex-démocraties populaires. C'est raté ! Eh bien, je crois que c'est la même chose pour l'Europe. Si elle veut exister, elle ne peut pas faire l'économie d'un retour à ses sources et à ses racines. Le Christianisme ne peut pas oublier ses textes fondateurs, les œuvres d'art ne peuvent pas devenir illisibles ou incompréhensibles, les philosophes doivent pouvoir lire Platon, Aristote ou Bacon dans le texte, les historiens doivent avoir un accès direct à leurs sources. Il y a des tas de textes qui expriment tout cela. Je cite au hasard :

- « Nous avons d'autant plus besoin de tradition qu'il nous faut innover davantage. » (Jean Leclercq)
- « Je ne puis être sans ce qui m'a engendré. » (Francis Bacon)
- « Le latin a cet avantage incomparable qu'il n'est pas seulement la langue de la civilisation romaine, mais celle de la civilisation européenne en Occident pendant

le Moyen Âge et à la Renaissance. Il a été durant des siècles l'organe de la *res publica christiana* ; il a servi à l'expression de toutes les aspirations communes, de toutes les tendances au progrès, de tous les grands mouvements intellectuels jusqu'à la Réforme et même au-delà. Si nous le montrions aux élèves dans ce rôle, combien les humanités ne gagneraient-elles pas en intérêt, en variété, en unité ! »¹

En un mot comme en cent, je ne vois pas pour demain des écoles secondaires où l'on étudierait à nouveau le latin et le grec comme avant, je ne vois pas les fidèles prier à nouveau tous en latin, mais je vois bien un appel pressant aux intellectuels et aux chercheurs pour qu'ils expliquent aux Européens tout simplement qui ils sont et, à travers les Européens, aux civilisations qui ont subi, au cours de leur histoire, une influence européenne déterminante (que ce soit en Amérique du Nord, du Sud, ou en Afrique) qui ils sont, en tout cas partiellement.

Nous devons donc être prêts à répondre à cette nécessité et à cet appel qui est inévitable et que l'on entend déjà. Pour y répondre, la latinité et l'hellénisme ne doivent plus être étudiés et découpés selon les schémas traditionnels. Linguistiquement, c'est l'ensemble que les spécialistes du latin et du grec doivent aborder et dont ils doivent faire leur chantier en Orient et en Occident. Je pense évidemment à la vision globale qu'il faut avoir de notre domaine ; il me semble qu'il y a bel et bien un *continuum* et l'idée importante dans ce que je crois pouvoir dire aujourd'hui, c'est précisément cette idée d'élargissement du champ de nos études.

Voici quelques textes révélateurs :

- « La prise de conscience à laquelle il faut exhorter non seulement les chercheurs, mais l'ensemble de nos concitoyens, est bien celle de l'unité langagière de l'Europe. Non pas que l'Europe ait été jamais unilingue : la Rome antique était bilingue, et au cours de l'histoire de l'Europe, de l'antiquité à nos jours, il y a toujours eu au moins bilinguisme, ne fût-ce localement que par la concomitance d'états de langue qui pouvaient être tellement différents qu'ils entraînaient l'incompréhension. Le latin doit être vu comme un tout dans l'espace et dans le temps. La notion d'espace n'implique pas seulement les diverses régions du monde où l'on a utilisé (et où l'on utilise) le latin, mais aussi les divers espaces-milieux : celui de l'école, du bureau, du cercle des lettrés, des salles capitulaires, du marché, du forum, de la rue. Notre cadre doit être résolument vaste et large. L'histoire des hommes est fondamentalement celle de leur *uerbum*, de leur *sermo* : des innombrables *uerba* qui expriment idées, institutions, relations et sentiments, des diverses formes de *sermones*. Au sein de la multiplicité des expressions langagières, Richard Meister avait proposé de retenir pour le latin dit médiéval une qualification qui, à ses yeux, en résumait l'essentiel : « *eine Traditionssprache* », et Ludwig Bieler trouva cette belle formule : « *Die Muttersprache des Abendlandes* ». Ces deux formules peuvent assurément être retenues pour le latin en tant que tel. Cette langue a fécondé tout l'Occident et au-delà : elle est bien la *Muttersprache* de la culture occidentale. »²
- « L'histoire nous apprend que trois fois au moins notre civilisation occidentale a été sauvée ou renouée par le retour à l'esprit latin. Une première fois, quand l'Europe, après avoir été plongée par les grandes invasions dans la plus noire barbarie, a vu réapparaître pour son salut, dans les dernières années du VIII^e siècle, le secret des lettres latines, miraculeusement conservé et rendu au monde par l'Irlande, et que la correction de la forme a ramené la rectitude des jugements. Une seconde fois, quand, au XII^e siècle, une autre renaissance des études latines a mis la philosophie spéculative et morale sur les voies du naturalisme et préparé, pour un peu plus tard, une nouvelle conception des principes de la vie civile. Une troisième fois, quand, après les déformations du maniérisme et du pédantisme, les humanistes, remontant une fois de plus aux sources antiques, ont prélué à l'instauration du rationalisme. »³
- « Le latin n'est pas une langue morte. Une langue morte, c'est, si vous voulez, le gaulois, qui a disparu de notre sol sans presque laisser des traces. [...] Jamais on n'a cessé de parler le latin, et c'est précisément parce qu'on n'a pas cessé de le parler qu'il s'est transformé sur les lèvres des hommes jusqu'à devenir un jour méconnaissable. Le jour où dans le latin parlé on n'a plus reconnu le latin des textes, le français était né ; mais ce n'est pas à dire que le latin était mort : le

latin vit encore aujourd'hui dans le français et le provençal, et dans l'espagnol et dans le portugais, et dans l'italien et dans le roumain... de Gibraltar à la mer Noire, de Dunkerque à la Sicile, et par-delà les océans, d'un bout à l'autre du Nouveau Monde, du Canada jusqu'à la Terre de Feu. »⁴

Est-il nécessaire de faire passer ce message identificateur en Europe ? Je le crois plus que jamais, non seulement parce que l'Europe cherche à se construire et qu'il lui faut un ciment pour le faire (vous connaissez la formule de Jean Monnet : « Si j'avais su, j'aurais commencé par la culture... ») mais plus encore parce qu'elle doit s'affirmer face au phénomène de la mondialisation.

À cet égard, si nous sommes d'accord que cette culture, portée par le latin et le grec, est constitutive de l'Europe, il faut regretter que, dans tous les traités européens signés jusqu'ici, l'enseignement continue à être considéré comme une matière exclusivement réservée aux États-nations traditionnels ; en fait, l'Europe n'a pas de prise sur l'enseignement qui se donne dans les différents États-membres. Et nous sommes confrontés à cette situation pour le moins paradoxale d'entendre nos politiciens crier « l'Europe, l'Europe ! », mais sans jamais mettre un gramme d'Europe dans les programmes scolaires de notre pays. Qu'il n'y ait pas encore de programmes scolaires concertés, au niveau européen, me paraît une erreur, politique ou stratégique, grave, car on n'a jamais vu, en tout cas au XX^e siècle, un ensemble politique se construire sans utiliser d'abord l'enseignement comme un outil majeur de sa construction.

Je crois donc qu'il faut réintroduire cette dimension européenne dans l'enseignement à travers des études classiques élargies, non seulement pour favoriser la construction de l'Europe, mais aussi, et peut-être surtout, pour tempérer l'accélération de l'inévitable mondialisation. Inévitable, à certains égards souhaitable, mais aussi dévastatrice et terriblement uniformisante, réductrice des différences : pensée unique, monolinguisme, mono-valeurs et même, ô horreur, (et c'est peut-être le vrai combat !) monocuisine !

Ces phénomènes réducteurs apparaissent clairement dans les négociations du GATT, de l'Organisation Mondiale du Commerce, de l'AMI, du FMI, et dans la prise de pouvoir américaine dans le monde. Ou l'on accepte de se laisser assimiler ou l'on se bat ; il s'agirait en s'alliant à d'autres ensembles linguistiques, tels que l'ensemble hispanophone, de se battre au moins pour l'exception culturelle et le multilinguisme, faute d'avoir, et c'est peut-être cela qui est mortel, assez de porte-avions et de diplomates redoutés.

*
* *

Il est temps de revenir au cœur de notre sujet et de conclure : j'espère vous avoir convaincu que nos études ont une place de choix dans l'Université européenne et qu'elles doivent, au dehors de l'Université, irriguer la culture générale des Européens, dans l'enseignement, et hors-enseignement. L'effondrement de la population étudiante n'enlève rien à leur pertinence. Il a au contraire l'avantage de nous inviter à réfléchir sur leur nécessaire adaptation à notre nouveau cadre de vie, qui nous ouvre de nouvelles perspectives. C'est le moment opportun pour rebondir et opérer une profonde remise en cause – difficile sans doute mais nécessaire. Si les études grecques et latines se donnent ce nouveau champ d'investigation élargi, si elles se donnent ce nouveau rôle politique que j'ai évoqué, leurs axes de recherche devraient nécessairement être repensés, non que cette recherche doive être moins rigoureuse, moins pointue qu'auparavant, mais peut-être, et ça c'est une affaire d'hommes et d'ouverture d'esprit, elle devrait être plus largement orientée vers la modernité, elle devrait entendre les questionnements actuels des Européens.

Certes, nos études ne seront plus les mêmes, mais elles retrouveront un sens qu'on puisse expliquer au-dehors. Elles deviendront des études de haute culture générale, alliant latinité et hellénisme, les grands textes, une vision large de notre civilisation et de notre différence. C'est cela la modernité, la vraie.

1. P. THOMAS, *Morceaux choisis de prosateurs latins*, Gand, J. Vuylsteke, 1902, p. viii.
2. Paul TOMBEUR, « L'Europe en textes, l'Europe en mots », dans L. LEONARDI, *Testi, manoscritti, ipertesti. Compatibilità informatica e letteratura medievale*, Florence, 1998, pp. 87-88.
3. Edmond FARAL, discours prononcé à la Société des Études latines (9 décembre 1944).
4. J. MAROUZEAU, *Introduction au latin*, Paris, 1954, p. 7.